Juste avant - 2001

 Miho (jeune femme rencontrée en Tanzanie en 1990) a divorcé au Japon puis est allée s’installer à New-York, à Harlem. Elle a rencontré Tevin, un musicien jazzman de grand talent, nominé aux oscars pour la musique d’un film. Onze ans après notre rencontre en Tanzanie, nous décidons d’aller la voir, en juillet prochain. Annie a toujours souhaité visiter la « Grosse Pomme » (Big Apple).

 Nous avons loué un petit appartement dans la 72ème rue, non loin du bâtiment des Nations Unies. Forte impression de gigantisme, avec les églises reléguées au rang de maquettes au pied des hautes tours. Un monde austère et froid de pierre et de verre. Les sirènes de la police ou des pompiers qui hurlent en permanence ajoutent à la sensation d’insécurité, entretenue par les médias. Les couloirs du métro étaient annoncés comme de véritables coupe-gorges. Mais plus on flâne, plus on se perd dans Manhattan pour en percer tous les mystères, plus on découvre sa face cachée. Manhattan n’est autre qu’un patchwork, une mosaïque de petits villages parfaitement homogènes et attachants, où tout le monde a l’air de se connaitre et de s’apprécier, toutes communautés confondues.

 On a rendez-vous chez Miho, dans la 118ème rue, en plein Harlem. Dans le bus, beaucoup de blancs, peu de noirs. Au niveau de la 90ème rue, les têtes noires affluent, la plupart des blancs descendent. Une tension indicible commence à nous tenailler. De rue en rue, il ne reste plus que deux visages pâles, très pâles : Annie et moi. Soulagés d’arriver sains et saufs chez Miho, elle nous conduit de suite vers une place très animée, C’est une sorte de braderie, de marché informel ; on troque, on chante, un gamin joue du tambourin à merveille, presqu’en accord avec la musique d’un orchestre New-Orléans, au loin. On s’arrête dans une petite échoppe pour acheter une poupée chiffon aux tresses afro qu’on baptisera « Harly » (de Harlem). Tout le monde nous sourit, c’est la fête ; fini l’appréhension du quartier sensible, de la cité danger. Une dame d’un âge certain monte les escaliers d’une tribune. Sa silhouette imposante avance et recule à petits pas, d’une démarche pleine d’humour et de dérision, pour bien attirer l’attention des fidèles avant d’aller prêcher la bonne parole.

 La cité mythique, fleuron du rêve américain, rayonne sur un monde cosmopolite de puissance et d’audace, un monde de contrastes et de liberté. Chaque promenade constitue une plongée dans un univers édifié pour oser, pour entreprendre, pour se détendre, pour aimer la vie. En quelques foulées, on passe sans transition de l’exubérance latine du Quartier de Little Italy à l’exotique Chinatown, laborieuse et discrète. A deux pas de là, on s’immerge dans le monde des affaires : c’est là que se côtoient la politique de City Hall et la finance de Wall Street. En quittant ce haut lieu de la bourse, on entend de la musique très entrainante, style charleston. La curiosité nous pousse à aller voir. On débouche alors sur une grande place très animée, transformée en piste de danse avec orchestre, dominée par les Twin Towers, joyaux du World Trade Center, fierté de Manhattan. Les passants, de tous âges, en profitent pour se distraire et oublier leurs petits tracas, le temps d’une danse. L’esplanade, au pied des tours, ressemble à la place d’un village de montagne, blotti au creux de ces deux murailles abruptes. On ne peut s’empêcher de prendre l’ascenseur pour avoir une vue plongeante sur la mégapole qui s’étire quatre cents mètres plus bas. Il se fait tard, le ciel moucheté de petits nuages commence à rosir. Le panorama est saisissant. Les tours veillent sur l’avenir économique de la planète, et l’horizon semble calme et serein.

 Le soir, on s’offre une sortie spectacle à la hauteur de la réputation de Broadway : la comédie musicale « 42nd Street ». Une splendeur dans tous les domaines ; chants, danses, claquettes, effets spéciaux… Du grand art.

 Le 14 juillet, on invite Miho à flâner avec nous. Elle nous conduit dans une petite rue toute ornée de guirlandes et drapeaux bleu, blanc, rouge en l’honneur de la France. Délicate attention. Un monde fou déambule entre divers stands dans une ambiance de fête au son de l’accordéon : vente de babioles à la française, de fromages, de charcuteries, de bières et de bons vins. Les barbecues et les buvettes sont bien sûr les plus fréquentés.

 Après ce bain de foule à la bonne franquette, on se fond dans un autre milieu, celui d’un concert gratuit en plein air, dans un grand parc boisé. Beaucoup de jeunes dansent et chantent sur fond de musique pop. Les pelouses sont envahies de groupes en pleine discussion, ou de personnes qui lisent, jouent aux échecs ou au frisbee, ou se reposent, allongées et heureuses, tout simplement. On s’évade de cette ambiance trépidante et festive pour aller goûter le calme de l’environnement très nature de Central Park, le poumon de New-York. Mais là encore, sur une allée très passagère du parc, la foule s’est agglutinée autour d’un spectacle improvisé : des jeunes de toutes origines dansent sur leurs rollers, en réalisant des figures acrobatiques et des chorégraphies originales sur une musique endiablée, très rythmée. Une vieille dame en fauteuil roulant est éblouie par leur exhibition, le visage souriant, figé d’admiration. Une petite fille ne cesse d’applaudir, dans les bras de son papa. Les danseurs paradent et fanfaronnent, comme beaucoup d’américains. C’est vrai qu’ils jouent les durs, mais ils sont restés de grands enfants, frimeurs mais sensibles. Et comme tous les symboles, vulnérables et fragiles, tellement fragiles. On quitte cette joyeuse assemblée avec Annie et Miho, épatées et ravies, pour un petit diner à Chinatown. Mon regard croise celui de la petite fille. Elle me fait un signe d’adieu discret et timide. Alors salut fillette et soit prudente. Tous les espoirs te sont permis, si tu sais où poser le pied, pour vivre et danser.

 Le 10 septembre, mon film « Patchwork » sur New-York est presque fini. Il reste juste à arranger une musique pour la bande son, et à enregistrer le commentaire. Il sera lu par mon amie Claire, prof d’anglais très impliquée pour la traduction des films du FIFA. Elle assurera la voix off de bon nombre de mes documentaires, de sa voix aussi cristalline et douce que son prénom.

 Comme tous les matins de semaine, j’emprunte les cinq cents mètres de la piste cyclable qui me conduit à l’usine Airbus. Je traite un dossier avec mon chef, Jean-Claude. Vers neuf heures, un collègue fait irruption dans le bureau.

 « Vous êtes au courant ? Des tours de New-York viennent d’être attaquées ! »

 Moment de stupéfaction puis d’incompréhension. La nouvelle se répand dans tout le bâtiment. On essaye d’en savoir plus. On parle des tours jumelles. J’appelle Annie. Elle me dit être effarée devant la TV. Je décide de rentrer à la maison. Sur la route du retour, je revoie notre montée au sommet d’une des tours, les gens qui travaillent là-haut, l’esplanade en contre-bas, lieu de fête, de vie. J’ai peur de ce que je vais apprendre. Et comme des millions de personnes, je découvre l’impensable avec Annie. Incapable de prononcer le moindre mot, on assiste au déroulement de la catastrophe sans pouvoir se décoller de l’écran jusqu’à une heure du matin, sans vraiment se rendre compte de l’ampleur de l’évènement.

 On pense à Guillaume et Caro, mais on n’a pas encore de portable pour les joindre. Guillaume loge temporairement à l’auberge de jeunesse de Bristol après avoir arrêté ses études d’infirmier. Sa responsable ne lui laissait pas prendre le temps nécessaire auprès des patients. C’était la course sans le moindre humanisme. Caro est en école de commerce à Lille, à l’ISEG. Elle y loge dans un petit studio et adore la ville.

 Il est alors 19 heures à New-York. A tout hasard, on appelle Miho à son domicile pour s’assurer qu’elle va bien. On est étonné de la joindre. Elle vient de rentrer chez elle, à pied. Tous les moyens de transport en commun ont été bloqués. Un fois rassuré, on va se coucher, sans trouver le sommeil. C’est à partir de ce jour qu’on a tous un portable en poche…au cas où.

 Je pense à mon film « Patchwork » qui n’a plus de raison d’être. Tous nos souvenirs sont salis, anéantis.

 Trois jours plus tard, je me dis que ce film ne doit pas disparaitre. Au contraire, c’est un témoignage de ce qu’était New-York, avant les attentats. Je le rebaptise « Juste avant », j’adapte le texte du commentaire ainsi que quelques musiques pour les rendre plus percutantes et chargées d’espoir. Annie valide le résultat, un concentré de onze minutes qui résume bien toutes les facettes de la grande cité. Lors des projections publiques, les spectateurs apprécient également, en particulier ceux qui connaissent New-York.

 Avec l’effervescence qui règne dans le monde suite aux attentats, en particulier dans tous les lieux publics et stratégiques comme les aéroports, j’appréhende mon prochain voyage au Kenya, dans quinze jours.